

Don de l'auteur : Grandjean
Nantes
90. VI. 1962

LA RÉPUBLIQUE BOURGEOISE

PROTÈGE VRAIMENT L'OUVRIER

« Je n'avais pas douze ans, lorsqu'un soir d'hiver, après le dîner, mon oncle entra chez nous et dit à ma mère : « J'ai vu le Patron. On le prend. Il commencera ce soir dans l'équipe de cette nuit. »

« Il me prit par la main et m'emmena à la Verrière.

« Là, une cohue, sillonnée de leurs mouvantes, s'empressait autour des fours en poussant une clameur indistincte et continue. Le cliquetis des cannes de fer au bord des caisses de toile coupait le tumulte. C'était le grand hall du Flaconnage. Il n'était éclairé que par la lueur d'incendie qui sortait de la gueule des fours. Devant ces ouvreaux les verriers allaient et venaient à pas traînants, s'arrêtant un instant en pleine lumière pour cueillir du bout de la canne le verre en fusion. Leurs ombres se projetaient sur les grands murs sales et tous leurs gestes reflétés et agrandis, bataillaient sur la muraille avec l'ombre qui descendait du toit.

« Mais le regard ne pouvait se détacher des boules de verre en fusion qui passaient sans répit devant nous. Comme des abeilles de feu sortant d'une ruche incandescente, les paraisons s'échappaient des ouvreaux, au bout des cannes. Elles rayaient l'air gris laissant derrière elles un sillon de lumière. Elles allaient, furieuses et pressées, brillant d'un tel éclat que l'œil en était médusé et passaient à nous frôler au point que je sentais sur mon visage le vent brûlant de leur sillage. Elles allaient, tantôt levées au bout des cannes et subitement épanouies en l'air comme de grandes fleurs rouges, tantôt mollement roulées et façonnées sur les tables de marbre qui s'empourpraient. Enfin, rapides, elles s'enfonçaient aux creux des moules, subitement enflammés et empanachés de fumée.

« J'étais étourdi par ce bruit et ces lumières, et quand, à la lueur des fours je pus regarder ceux qui m'entouraient, je vis avec stupeur qu'il n'y avait autour de moi que des enfants.

LOCK-OUT
CHÔMAGE
VIEillesse
MALADIE
MISÈRE
FAIM
ACCIDENTS



« Les uns n'étaient guère plus grands que moi, mais il y en avait de beaucoup plus petits que je n'avais jamais vu jouer dans le quartier. A la vérité, il y avait bien des hommes dans le Flaconnage, mais si petits et si chétifs qu'ils semblaient être des enfants vieilliss sans avoir été des hommes. Tous, enfants et hommes, en passant près de moi me regardaient de leurs yeux douloureux et semblaient dire : « Encore un qui vient mourir ici. »

« Je vous ai dit qu'il y avait des enfants plus petits que moi. Il y en avait de six ans et demi qui portaient à l'arcade à cuire trois ou quatre gobelets sur une tablette. Aujourd'hui, il y a progrès, on n'entre à la verrerie qu'à treize ans. A onze ans, quand on a la chance d'avoir son certificat d'études ! — Pourtant, quand la classe ouvrière jette à l'usine ses enfants les plus intelligents et tue en germe les cerveaux les mieux dotés : la classe bourgeoise verse aux siens, sans distinction et sans compter, l'intelligence et la santé. — Il y avait, à la Verrière, mes anciens camarades d'école, maigres à faire peur, assis dans la poussière et tenant un moule entre leurs cuisses. Il y avait aussi des petits au teint brun, aux beaux cheveux bouclés, qu'on amenait de loin, qui mouraient vite et qu'on enterrait au cimetière des Italiens. Et il y avait les bâtards. Ceux-là étaient de même race que nous mais n'ayant ni père ni parent à l'usine pour les défendre, ils étaient rudoyés par les ouvriers et pressurés par le patron qui n'avait pas de révolte à craindre avec eux. Durs, sournois, hais et haineux, c'étaient les souffre-douleur de la Verrière. Ils couchaient dans une masure en ruine, aux carreaux brisés qu'on appelait la Batarde, et leur entrepreneur les nourrissait de soupes à chiens. Il y en a encore aujourd'hui : c'est l'Assistance Publique qui les fournit.

« Les enfants que je connaissais s'étaient rapprochés de moi. Fanes et maigris ils crânaient sous la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles et tiraient la jambe dans

un pantalon de velours trop large. Ils crachaient, juraient, jouaient à l'homme : « Hein ! tu regardes nos gueules ! on en a des beefsteak ! Vois si c'est rouge ! » Les belles couleurs de l'enfance, la peau délicate, le teint pur, les fraîches joues, toute cette parure saignée, brûlée par le feu dévorateur ! Comme une viande sur un gril, les cueilleurs de mon âge, devant la gueule du four, tendaient à la flamme leurs gorges, leurs poitrines, leurs maigres mains crispées sur la canne et partaient lentement, emportant un peu de cette richesse qu'ils avaient payée si cher.

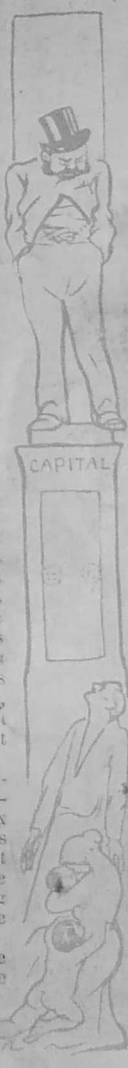
« Eh bien, tu ne te foutes pas, dit la ru. Le voix de mon oncle. Penses-tu qu'on t'a embauché pour regarder travailler les autres ? Allez, amène-toi. »

Il me conduisit près d'un petit banc au pied d'un escabeau de trois marches. Là se trouvait un pot rempli de brins de paille et un moule ouvert portant deux poignées.

« Assieds-toi, quand j'aurais mis la paraison tu n'as qu'à refermer le moule et à le tenir fermé pendant que je souffle. » Ça n'est pas difficile ! Quand tu l'auras ouvert tu remettras deux brins de paille à droite et à gauche. » Et comme son gamin lui apportait une paraison faite, il la saisit et l'enfonça brusquement dans le moule. Elle passa si près de moi que j'eus un mouvement de recul. Mais le gamin me poussa le bras : Allons ferme. J'obéis machinalement, pendant que le souffleur, contorsionnant sa figure d'une façon affreuse, emplissait la bouteille de tout l'air de ses poumons.

« Une chaleur intense me monta à la poitrine et à la gorge. J'étais accroupi, serrant toujours frénétiquement les deux poignées du moule. Je ne m'étais pas aperçu que les brins de paille s'étaient enflammés, et quand je vis la fumée s'échapper du moule et s'envoler le long de la canne, je crus que c'était un peu de moi qui brûlait.

« La chaleur alla en augmentant à chaque pièce nouvelle que nous faisons. Je ne



L'ouvrier "Je n'arrive pas à leur donner du pain... Le Patron." Économise ! Feignant.



bronchais même plus quand passaient devant mes joues les globes de feu, je fermais les yeux en rejetant la tête, et le frémissement de la chaleur me parcourait tout entier.

» Mais bientôt je ne pus plus supporter la chaleur. A chaque pièce que mon oncle entraînait dans le moule je sentais mon courage s'amollir. Pourtant, entouré d'enfants plus jeunes que moi, j'aurais voulu paraître brave. La gorge sèche, les pieds crispés, je sentais aux cuisses et aux bras des picotements insoutenables. Il me semblait que j'avais le creux des mains à vif.

« — J'ai soif ! dis-je en me levant. »
 « — Ah ! mon garçon, ça cuit le métier !... Mais ça viendra. » Quand je fus debout, un étourdissement me prit. Le gamin de mon équipe me donna à boire : « Mauvais ouvrier, il flanche déjà, dit le contremaître en passant, regarde ton copain il a 14 ans et il souffle déjà.

« — Oh ! il a la même paie mais il est monté en grade ! » J'ai vu, toute ma vie, les chefs d'atelier pousser les jeunes gens à voler par vanité et sans profit le travail des hommes ! Mais il faut vous dire comment s'est terminée ma première nuit de travail : Accroupi de nouveau sur mon banc, je vis que mon oncle avait changé de moule. Il faisait à présent des flacons

de cristal au goulot droit et élancé. Je maintins le moule pendant qu'il soufflait. D'un geste adroit il souleva sa canne étirant le *mince* qui est le col prolongé du flacon ; et d'un coup sec le détacha près du bout de la canne : « Allons, souffle ! » me dit-il. Où souffler ? Il y avait devant moi un long tube qui sortait du moule et ce tube était, il y a un instant, du verre en fusion. Eh bien oui ! c'était là qu'il me fallait souffler ! Je dus coller mes lèvres qui gerçaient au bout de verre cassé et brûlant et emplir d'air le flacon pour maintenir l'adhérence. Et tout cela pour que le souffleur put aller plus vite chercher une autre pièce et gagnât ainsi quelques sous en supplément. Et quand le flacon fut sorti, il me fallut aller chercher avec les mains, au fond du moule brûlant, les débris du mince qui y étaient tombés. Ah ! j'avais beau souffler pour refroidir ce verre, j'eus les doigts en sang et les lèvres qui collaient. Ça se passe encore, en 1907, auprès de Paris et il y a un Ministère du Travail !

» Pourtant, j'ai recommencé le lendemain, et je suis arrivé à vivre.

» Mais ce n'est pas seulement ses enfants mâles, ses garçons, que le peuple envoie aux usines, c'est aussi ses fillettes, ses petites filles, déjà femmes, ses futures

mères, dont la Verrerie ruine à jamais la santé. C'est une honte pour une civilisation que l'exploitation par les maîtres verriers de fillettes de 13 ans, arrêtées dans leur croissance et dans leur développement par une besogne écrasante.

» Ce sont de véritables négriers que ceux qui conduisent le troupeau des maigres gamines et des petites gosses ! Il est à penser qu'aucun de ces patrons verriers n'a d'enfants ! Car on tue des enfants dans les Verreries ; on les tue, aujourd'hui encore, et presque autant que de mon temps !

» C'est, d'abord, dans la Verrerie à bouteilles, les *portieuses*. Elles tendent, au bout d'une canne, un sabot de métal au souffleur, qui y dépose la bouteille encore rouge. Et, quand il a terminé la bouteille, qu'il y a mis le cordon du goulot, la petite prend cette canne comme un fusil sur sa maigre épaule, et va déposer sa bouteille dans l'arche à recuire. En allées et venues dans l'usine, ces enfants font jusqu'à 20 kilomètres par jour, avec un chargement de plusieurs kilos !

» Il faut voir ce qu'elles sont à vingt ans !

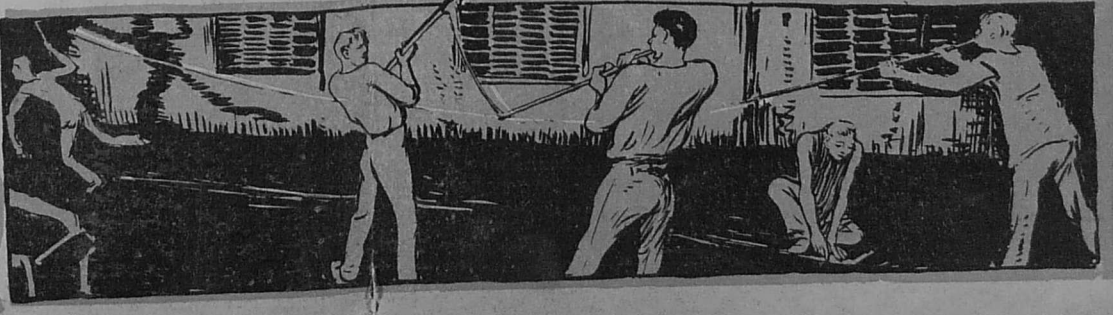
» Et c'est ensuite, dans le verre à vitre, les jeunes filles qui portent — un sous chaque bras — les *canons* de verre, cylindres de 2 mètres de long. Ce verre n'est pas recuit, et lorsqu'un canon se brise, il entaille affreusement la portieuse. Un faux pas, et leur vie est compromise.

» Et partout, dans la verrerie à vitre, il y en a de ces fillettes ; les unes rangent les *canons* sous les hangars ; les autres les portent du *sendage* aux fours de *stracous* ; d'autres les y enfournent, et de petites mioches, aux cheveux emmêlés, assises dans la poussière, attendent pour pousser le marbre, que la feuille de verre y soit étendue. Pauvres gosses de verrerie, jamais ils n'atteindront leur épanouissement ! Et pourtant, en ce moment même, les jeunes filles de la bourgeoisie chiffonnent des robes, jouent à la dame et, volontairement ou non, ignorent les filles d'usines. J'enrage, au spectacle constant de l'injustice sociale. Comment avons-nous pu supporter si longtemps notre misère, en face du luxe insultant des maîtres ?

» Ah ! ce luxe, non seulement il est une ironie cinglante pour nous, qui ne pouvons en jouir, mais il apporte toujours aux



LE SYNDICAT
 ARME QUI DÉTRUIRA
 LA SOCIÉTÉ BOURGEOISE
 EST L'OUTIL
 QUI CONSTRUIRA LA
 SOCIÉTÉ OUVRIÈRE.





ouvriers un surcroît de fatigue sans aucune compensation pécuniaire.

» Tenez, j'ai soufflé de ces grands réflecteurs pour lampes électriques. Ils ont jusqu'à 35 centimètres de diamètre, et doivent être d'une courbure absolument régulière. Il faut, pour y parvenir, faire une bonbonne de grande dimension, dont on sacrifie une partie, et pour placer au juste milieu de ce réflecteur le collet où passera le fil, il faut, dans une attention extrême, bien fixer les yeux sur le verre en fusion qu'on vous apporte. Le regard se crispe devant cette lumière, on se brûle la vue, on y crache ses poumons, et cela sans augmentation de prix, simplement pour que la lumière tombe plus belle sur les épaules des dames de la haute, dans les salons où nous n'irons jamais.

» C'est ce luxe qui vous fait vivre, nous disent-ils en riant. — Ah ! il nous fait crever, votre luxe, et c'est notre lâcheté et notre désunion qui le fait vivre !

» Mais je ne vous ai parlé encore que des enfants, et les hommes souffrent aussi dans les verreries. On leur impose parfois, et pour ménager les intérêts du patron, des besognes surhumaines. Une des plus terribles, c'est le *défournage des creusets brisés*. Vous savez qu'un four demande de cinq à six semaines de chauffage progressif et continu pour arriver au degré de chaleur nécessaire à la fonte du verre. C'est même pour cela qu'en cas de grève, quand un patron arrête le chauffage et fait *four mort*, il faut compter plusieurs semaines entre la fin de la grève et la reprise du travail.

» Pourtant, lorsqu'un accident arrive, lorsque, dans les fours à creusets, un de ces pots se brise, se fend ; lorsqu'il laisse couler le verre, quand il n'est plus qu'un amas de terre réfractaire et de verre fondu, il faut le remplacer. Il ne peut être question d'éteindre le four, cela coûterait un mois et demi de chauffage au patron. Alors, les hommes se dévouent.

» Dans la nuit du samedi au dimanche, vers 4 heures du matin, tous les hommes de la verrerie vigoureux et valides, depuis les compositionneurs jusqu'aux gaziers et aux chauffeurs, revêtent de longues blouses brûlées par endroits. Ils ont de lourds sabots de bois, les mains enveloppées de sacs, le chapeau sur les yeux et parfois un masque comme celui-ci. Ils tiennent à



la main des crochets de fer de plus de quatre mètres de long.

» A l'endroit de l'accident, une partie de la maçonnerie du four a été enlevée, une plaie béante est faite au flanc de ce volcan ; et par là sort une chaleur étouffante.

» Deux hommes appuyés l'un contre l'autre, et tenant un long crochet de fer, viennent se placer à trois mètres du feu. Le rideau de tôle se lève, laissant les deux hommes en pleine lumière.

» Des nuages de vapeur de soufre s'élancent dans la salle en bouillonnant.

» Les hommes jettent leur crochet au cœur de la fournaise et cherchent à entraîner quelques débris. Ils tirent violemment et se sauvent en frottant leurs bras et leurs cuisses atteints par la morsure du feu à travers les vêtements... Un autre couple vient remplacer le premier.

» Lorsque, après bien des essais, bien des brûlures, les yeux ont réussi à démêler dans cet incendie la position du creuset, un des hommes, excité par les approbations du contremaître, au risque d'être grillé vif, arrive à glisser son crochet derrière le pot écroulé. Une meute de crochets s'abat alors dans le feu, des chaînes d'hommes s'y attellent et essaient d'entraîner les débris. Un cri, toujours le même, domine cette scène : « Un rabe !... un rabe !... » et on apporte un nouveau crochet de fer qui ne tarde pas à rougir et à ployer lui aussi.

» Dans un dernier effort, les hommes tirent, le bas des blouses prend feu, c'est une véritable grappe humaine suspendue, à des tiges de fer qui oscille dans la lumière du brasier. — Ah ! l'enfer ouvrier ! ces jours-là je croyais bien en avoir atteint le dernier degré.

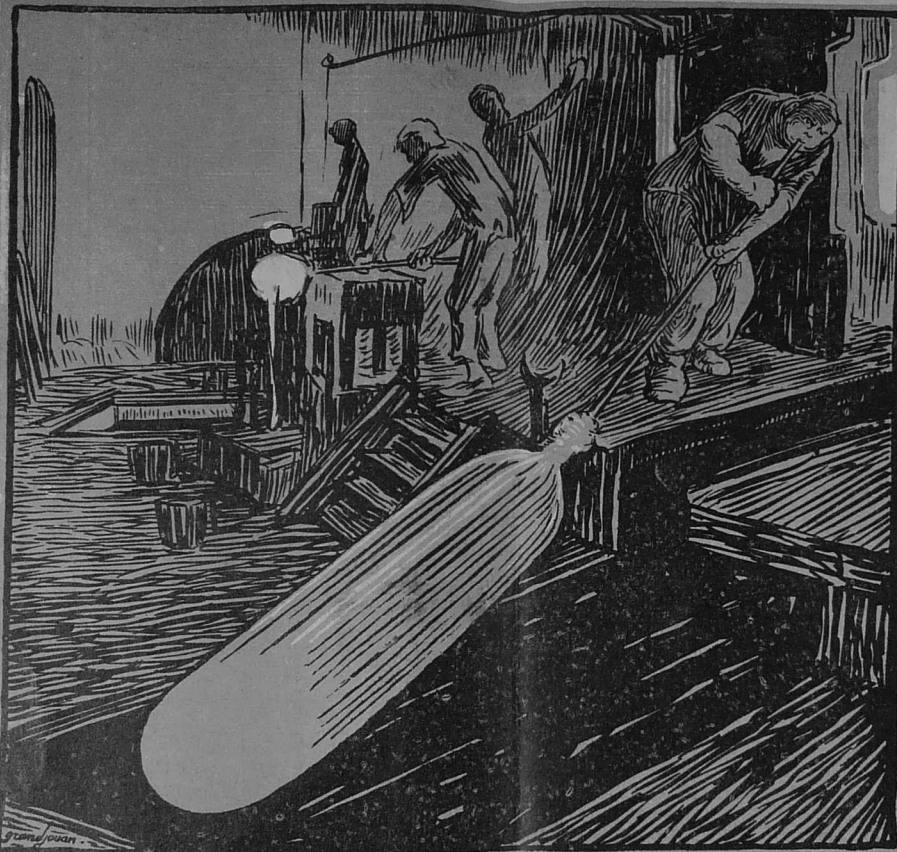
» Combien est-elle payée cette besogne de démons?... Je n'ose vous le dire : nous avons sept sous de l'heure et un litre de vin blanc pour quatre ! Et pourtant nous aimons le métier ! Quand la place est nette un vieux verrier vient y jeter par pelletées le sable fin et la cohorte des hommes va chercher un creuset neuf. Dans une arche spéciale où ils chauffent depuis dix jours, les pots neufs alignés côte à côte dans cette fournaise apparaissent entièrement roses. Avec une fourche de fer montée sur deux roues on en saisit un et on l'entraîne. Les poussières s'allument à ses flancs et lui font un cortège d'étincelles. Il va triomphalement se poser à la place vide.

» Oui, j'aime le métier ! Quel malheur que dans cette société maudite le travail ne serve qu'à engraisser le coffre-fort du patron au lieu de créer le bien commun de tous les hommes. Avec plus de repos, avec plus de bien-être, on travaillerait avec joie, car il est beau notre métier. Il demande de l'adresse, de la force, de la grâce... Avez-vous vu faire des verres de fantaisie ? Le verrier étire la pâte brûlante, la coupe,

C'EST LA GUEBRE DE CLASSES



PAR LA GRÈVE GÉNÉRALE SERA RÉALISÉE L'EX-PROPRIATION CAPITALISTE.



la fixe, la tourne et la modèle comme si c'était une cire molle qu'on peut manier impunément. Il dessine du bout de la pince des arabesques en or lumineux qui se changent aussitôt en cristal, en diamant.

« Mais s'il faut du doigté dans le flaconnage, il faut une force peu commune dans le verre à vitre. Tenez, puisque les surveillants sont absents, venez, je vais vous montrer une verrerie à vitre. C'est un des plus beaux spectacles de la Vie ouvrière.

Mon compagnon me fit contourner le four derrière lequel nous nous trouvions et m'amena devant les verriers au travail. Dans le vaste hall, une estrade haute de plusieurs marches contournait un four à bassin. Elle était coupée par de larges tranchées longues de sept mètres, profondes de cinq mètres, disposées autour du four comme les rayons d'une roue.

C'était les fosses de longage, toute une machinerie manœuvrait des parafeus et des plancheaux, sortes de boucliers de bois destinés à protéger le souffleur de la violence du feu. Les ouvreaux avaient près d'un mètre de diamètre. Les cannes, plus lourdes que partout ailleurs, pesaient 10 kilos. Elles portaient des paraisons qu'on appelait bloquages de plus de 15 kilos et arrivaient ainsi à peser 50 livres.

C'est pourtant d'un bras ferme que le gros souffle, souffleur de première force, saisit une canne ainsi parée. Il l'asseoit sur l'étrier de fer et commence à y insuffler une âme d'air. Le corps plié, pour avoir plus de force, l'homme n'est qu'une pompe refoulante. La masse enflée et la gigantesque bouteille prend la forme du canon. Mais le verre durcit. Le souffleur le retourne vers le feu ; à l'abri de ses boucliers, il

marche vers l'ouvreau le long des bords de la fosse de longage : les parafeus s'écartent et l'homme entrant le canon dans la fournaise, le tourne et le retourne dans les puissantes vapeurs. Il s'amollit au point que toute la masse semble devoir couler.

D'un bond en arrière, le verrier recule au bord du précipice et laisse plonger dans la fosse le canon qui s'étire et s'allonge. Puis, joignant son puissant souffle à l'action de la pesanteur, il commence à longer.

En de larges oscillations, cette énorme masse circule entre les flancs de la fosse de longage. Elle suit le balancement que l'homme lui imprime, de ses bras, de son corps, de sa bouche même, qui continue à souffler. L'extrémité du canon vient se montrer au niveau du plancher. Le verre y est encore brûlant, souple, opaque et rouge, mais le haut, près de la canne, est

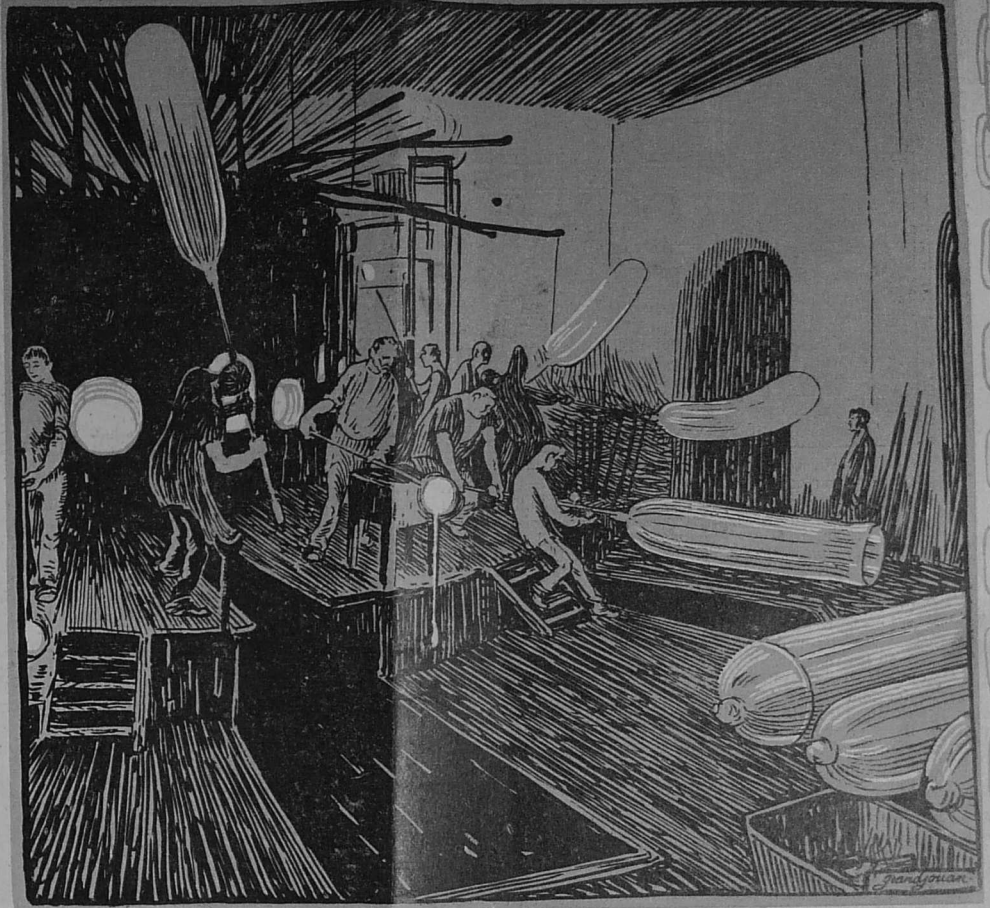
La Patrie est un prétexte pour diviser et exploiter les travailleurs



rigide et les refle balancen un orbe fait pass transpar dans la f

L'hom moitié p verrier q trois m cueilleu chand, c chant la souffleur dernière pris nais sourde a s'est fait quand l

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS NE SERA L'ŒUVRE QUE



rigide et transparent et porte à ses flancs les reflets de toute l'usine. Parfois le balancement s'accroît. Le canon décrit un orbe complet. Un moulinet merveilleux fait passer au-dessus des têtes la masse transparente et rouge qui revient plonger dans la fosse.

L'homme qui manie cette canne paraît moitié plus petit qu'elle, et je vois un verrier qui souffle des canons de plus de trois mètres. A l'extrémité du canon le cueilleur dépose une goutte de verre plus chaud, et d'un coup de poignet, accrochant la canne au crochet du parafeu, le souffleur, sans un frôlement, entre une dernière fois le canon dans le four où il a pris naissance. Il souffle. Une détonation sourde a lieu à l'intérieur du bassin. L'air s'est fait un chemin à travers le verre. Et quand le canon, semblant jaillir hors du

four, revient plonger une dernière fois dans la fosse, il est ouvert comme une cloche très allongée. C'est fini. Le souffleur le tient immobile et vertical au-dessus du trou et tourne vers nous les yeux. Sa face ruisselle de sueur et un collier de gouttes roule sur sa large poitrine, mais il est rayonnant. Il a produit quelque chose d'utile, il a créé une richesse...

Le cueilleur vient, passe une barre de bois sous la canne, près du verre et, pendant que le souffleur appuie les deux mains à l'autre extrémité, tous deux, d'une action combinée, descendent en vitesse les marches. Le canon frôle la terre, se relève et va doucement se poser sur le chevalet, près de ceux qui sont déjà faits.

Le souffleur, appuyant un outil froid près du col, opère une cassure et dégage sa canne. Il ne lui reste plus qu'une der-

nière opération. Le cueilleur vient lui apporter une liane de verre en fusion. Il la saisit entre des pinces, l'étire en lacet et, d'un geste prompt, décrivant un cercle parfait autour de l'extrémité du canon encore fermé, il le cravate d'un fil de verre chaud. Ce mince cordon, changé en un instant en un cercle de verre, est rejeté et le souffleur, portant la pince à son front, y cueille une goutte de sueur — jamais absente — et la pose à l'endroit où s'est appuyé le cordon de verre. Il frappe d'un coup sec et toute la *cape* s'écroule bruisante dans une caisse. Il ne reste plus qu'un cylindre absolument parfait.

L'enfouneur m'explique : « C'est ce cylindre, fendu dans sa longueur et réchauffé dans les fours de stracous, qui viendra s'étaler sur des plaques de marbre et formera les grandes feuilles de verre.

La Patrie est un prétexte pour diviser et exploiter les travailleurs

A L'ŒUVRE QUE DES TRAVAILLEURS EUX MEMES KARL MARX.



» J'allais m'en aller sur cette impression lorsque mon compagnon me retint: « Vous croyez avoir tout vu dans le métier de verrier. Pourtant vous ignorez encore le plus terrible, il faut aller jusqu'au bout de notre misère, il faut voir une verrerie noire, une verrerie à bouteilles. Là, des damnés produisent chacun en 7 heures et demie de travail plus de 700 bouteilles dont on leur refuse près du tiers. Là vous verrez les mains de ces gamins de 15 ans couvertes d'excoriations et de cloques et dans la paume des crevasses qui ne se referment jamais! Vous verrez le large sillon de blessures que laisse sous elle la luisante canne. Sur le cou, sur la poitrine découverte, vous compterez tous les baisers du feu, tous les suçons de la pieuvre capitaliste. Allez-y! vous les verrez, les fous, les obsédés par l'idée de donner une bouteille de plus à leur patron, par la joie de mourir une minute plus vite.

» Allez les voir un jour d'été, quand un ruisseau de sueur marque leur place. Parfois l'un d'eux se détache et va derrière la porte prendre parmi toutes celles qui y sont, une cruche de bière. Elle n'est jamais assez fraîche pour eux. Il va près des places tendant le verre qu'une main brûlée happe et qu'une bouche desséchée vide.

» Allez les voir, la-bas, dans le bâtiment où l'on crie comme si on égorgéait quelqu'un, et en effet on y tue sûrement des hommes! On vous dira qu'il faut absorber 8 litres d'air pour souffler une bouteille, mais je crois moi qu'on crache sa vie et ses poumons dans ce tuyau maudit. J'en ai soufflé des bouteilles, je sais la douleur que cela cause, et je me souviens de la première comme si c'était hier.

» Je pensai que le sang allait me sortir par les yeux, je sentis les veines de mon cou tendues à se rompre et je crus que mes tempes allaient crever, laissant échapper avec la sueur cette cervelle dont on n'a plus besoin quand on est une bête

de somme. Pendant que la canne roulait sous mes lèvres érusées et que l'air brûlant revenait me frapper la gorge, j'eus une hallucination. Un grand rire partit du bureau du patron, traversa les vitres et m'emplit les oreilles, ah! si fort que je ne l'ai jamais oublié... »

« Au revoir, camarade. Tout cela serait pénible si nous n'avions pas l'espoir que bientôt, sous l'action syndicaliste, ça va changer ».

En le quittant, j'ai hésité, mais la curiosité fut plus forte, j'ai voulu voir la verrerie noire.

Les flammes des moules montent à grands rythmes, et les cris des cueilleurs: « de l'eau au haquet! de l'eau » se prolongent sous la voûte en échos sonores. Une frénésie semble s'être emparée de tous ces êtres. Ils ne vont pas aux fours, ils y courent, et reviennent s'abattre à leur place.

La canne brûle la main, on l'asperge d'eau et la fumée monte comme d'un

encensoir découvert. Le garçon façonne à grands coups de paume sa paraison, brutalement le souffleur s'en empare, il l'asseoit, la tasse et l'entre brusquement dans le moule qui claque. La sciure de bois y tombe et s'y enflamme. Alors penchée sur cette canne qui semble puiser sa vie, la tête de cet homme s'agrandit...

Les joues flasques se déploient et s'enflent comme des voiles. Ses chairs sont détachées et une série de décollements emmagasine l'air jusqu'aux oreilles... Et cette tête difforme suit les mouvements de la canne qui remue constamment pour empêcher le verre de coller... Et cette tête défigurée danse... A coups précipités, elle semble battre un pieu... Elle enfonce dans la canne les derniers souffles d'une poitrine brisée!

Je l'ai quittée tout de suite, la verrerie noire, mais sa vision me poursuit.

Je les revois ces têtes convulsées, aux regards de crucifiés; elles viennent à droite, à gauche; elles roulent sur les épaules, ballottées par la tempête du souffle qu'elles enfouissent dans la canne.

Les frissons grimpent le long des jambes, les hommes sont à bout.

Depuis l'orteil crispé sur la pédale du moule, jusqu'à la ceinture tendue sur ses flancs maigres et sur ses reins creusés, celui-ci n'est plus un homme, c'est une outre qui se vide.

Je m'en vais. Mais que fait celui-là dont la figure marquée de taches brunes et roses porte la marque du malheur? Sur sa joue s'étale une plaie, il ne pourra souffler. Mais si! tenant sa canne entre quatre doigts, il met son large pouce sur la plaie et souffle!

Il souffle, le malheureux, comme si on lui arrachait la poitrine!

Travailleurs! Cela n'est plus vivre! Unissez-vous! Révoltez-vous!

Décembre 1906.

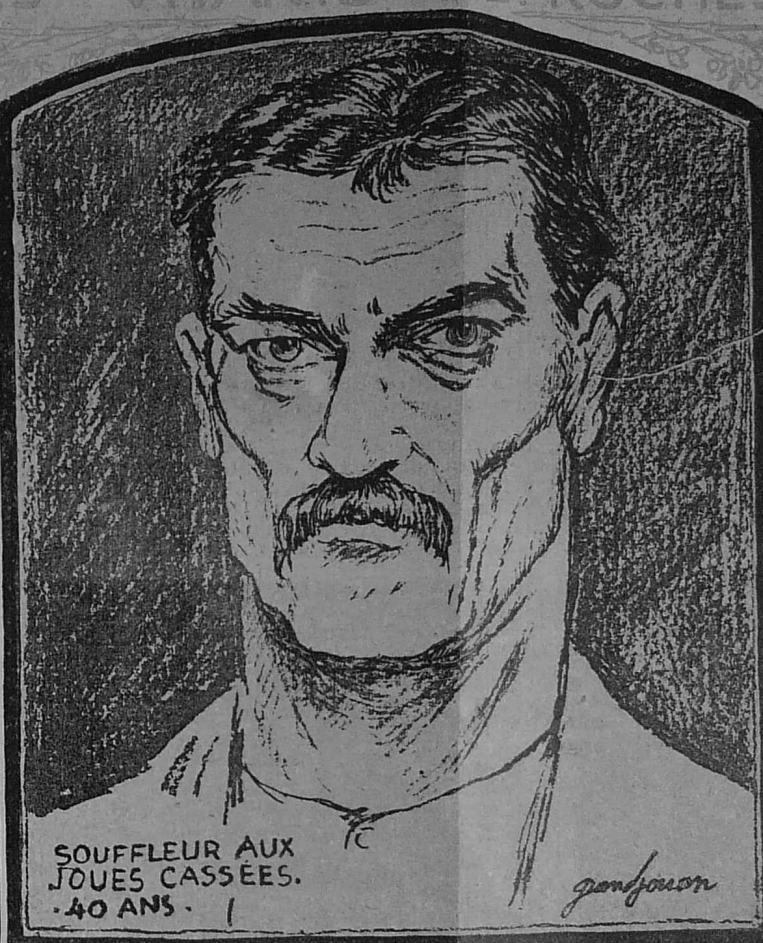
GRANDJOUAN.



LES "VIVANTS REPROCHES"



COUILLEUR
13 ANS



SOUFFLEUR AUX
JOUTES CASSÉES.
- 40 ANS -



PORTEUR
12 ANS

FAITS ET DOCUMENTS

Mortalité

Statistique relevée par R. Hancart dans les registres de l'état-civil de la mairie d'Aniche :

Décès de 20 à 30 ans.....	47
» 30 à 40 ans.....	66
» 40 à 50 ans.....	72
» 50 à 60 ans.....	38
» 60 à 65 ans.....	18
» 66 à 70 ans.....	7
» 71 à 75 ans.....	11
» 75 à 80 ans.....	4
» 80 et au-dessus.....	5
Total.....	267

Soit un total de 267, presque 70 % des décès en dessous de 50 ans d'âge. D'après le projet de retraites qui avait été proposé à la Chambre et fixant comme limite d'âge, il y a passé 90 pour cent des verriers à vitres qui n'en profiteraient pas.

DELZANT. — Il est encore à remarquer que cette statistique porte sur les verriers

à vitres les plus favorisés de la corporation verrière.

HANCART. — Cette statistique comprend également les similaires verriers qui ne vont pas devant les fours, ce qui montre bien que la statistique dont je viens de vous donner lecture, est encore bien au-dessous de la vérité.

Les Retraites Ouvrières

A quarante-cinq ans, il faut abandonner la partie : le « souffleur » est usé. Les poumons sont brûlés et les yeux perdus par la cataracte.

Dame ! on ne vit pas impunément pendant des années en tête à tête avec des fours dont la température atteint 2.000 degrés ! Les statistiques démontrent que la moyenne annuelle des décès est de 30/0 dans la corporation ce qui est un chiffre considérable.

Supposons qu'un ouvrier ait commencé à travailler à partir de 12 ans : quel serait son capital-rentier à l'âge de 45 ?

De 12 à 14 ans, le salaire est de 1.50 par jour : 2 années de 300 jours à 1.50 par jour	900 fr.
De 14 à 17 ans, le salaire moyen est de 3 francs par jour : 3 années de 300 jours à 3 francs par jour.....	2.700 fr.
De 17 à 21 ans, le salaire moyen est de 4.50 par jour : 4 années de 270 jours à 4.50	4.860 fr.
De 21 à 45 ans, le salaire moyen est de 8.50 pour le soufflage : 24 années de 270 jours à 8.50.....	55.080 fr.
Total.....	71.640 fr.

Nous trouvons donc que chaque ouvrier verrier en bouteille a produit à la société, à l'âge de 45 ans, environ 72 mille francs, soit annuellement plus plus de deux mille francs. La nation, en lui allouant une pension annuelle de 365 fr. ne ferait donc qu'acte de justice.

Les statistiques sont là, que le Gouvernement les consulte, alors elles lui dé-

■ ■ ■ ESCLAVES ! RÉVOLTEZ-VOUS ! ■ ■ ■



montreront que la moyenne annuelle des décès est de 30 0/0 dans la corporation, à partir de l'âge de 50 ans, ce qui est un chiffre considérable. Cela devrait lui suffire pour fixer un minimum d'âge de 50 ans aux corporations qui, comme la nôtre, sont des plus pénibles.
(Extraits des articles de L. Pérette dans la *Voix des Verriers*, 1905).

Dangereuse Économie

Le charbon coûte cher. Pour réduire la consommation du charbon on chasse de la vapeur dans le four ; cette soufflerie chasse le soufre de la fournaise, ainsi que des gaz délétères qui empoisonnent l'atmosphère des halles de soufflage. Tout cela pour économiser pour supporter la concurrence.

(L'air qui tue, *Voix des Verriers*, 1^{er} avril 1906.)

Mauvaises Conditions de Travail

Pour peu que le vent souffle, on est obligé de fermer les persiennes pour ne pas empêcher le gaz d'arriver aux ouvreaux, car si le gaz ne donne pas la chaleur suffisante on l'on travaille, il est impossible de produire. Maintenant, si le vent donne à l'arrière du bassin ou sur les côtés, les ouvreaux dégagent du soufre et ce n'est pas aux verriers qu'il faut dire ce que cet inconvénient a de mauvais pour l'estomac ; on ne fait que tousser et cracher, et il ne faut pas huit heures de travail dans une atmosphère semblable pour être à bout de souffle.

(Extrait d'un article de L. Castillon, verrier à bouteilles.)



Les Économats

sont des Epicerie patronales ou prétendues ouvrières établies aux portes des Usines.

Par le moyen facile des paies à longue échéance à la fin de quinzaine et surtout à la fin de mois, on astreint le verrier à s'approvisionner dans l'économat de tous les objets nécessaires à la vie. On trouve tout dans ces hazars : du berceau au cercueil.

La clientèle étant ainsi recrutée de force, rien n'empêche de la tondre. Le lard, qui coûte 0 fr. 90 la livre, se vend là 1 fr. 30 ; tout est à l'avenant. A ce compte le salaire file vite et au jour du règlement, l'ouvrier se voit alloué, pour son écrasant labeur de deux ou de quatre semaines : 5 fr. 10, 1 fr. 25 ou 0 fr. 85.

(Léon et Maurice BONNEFF.)

Chez le Forçats Verriers

Nous avons demandé à Léon et Maurice Bonneff l'autorisation de reproduire, à titre de document, une des feuilles de paie d'ouvrier verrier qu'ils possèdent. La voici :

Verrerie de Masnières

Bulletin de Paie

Mois de novembre 1905, première quinzaine : Ouvrier Bauronnet, Paul, grand garçon, four 1 ; suit l'énoncé des journées du 1^{er} au 15 novembre :

RÉCAPITULATION		
4.800	bouteilles cols, à 1 15....	55 20
468	— à 1 05....	4 90
		60 10
6 %	de garniture (retenue illégale du patron).....	3 60
	Total.....	56 50

A déduire, « » « » « » : — opposition, « » « » « » : — amendes, « » « » « » : — avances, 20 « » : — souscription, « » « » « » : — secours mutuels, « » « » « » : — loyer, 7 « » « » : — bière, 12 50 « » « » : — Vins et spiritueux, « » « » « » : — société d'alimentation, 14 « » « » : — cantine, 1 50 « » « » : — Escarbilles, « » « » « » : — appel, « » 25 ; — total, 55 25 ; — net à payer, 1 25.

Oni, 25 sous de salaire après avoir travaillé 15 jours et fait 5.000 bouteilles.



... La Garniture

est une retenue illégale du patron, mais il existe une autre duperie patronale. Ce sont les Economats chers à M. Millerand.

Quand vous saurez ce que c'est, quand vous aurez vu ces boîtes à bouillons qui sont établies à la porte de la Verrerie, vous comprendrez la haine que nous avons pour ceux qui trouvent moyen de nous exploiter même lorsque nous sommes sortis de chez eux. Les Economats sont des maisons de crédit qui nourrissent les verriers entre deux paies. Tout y est plus cher et les sommes avancées sont retenues par la Caisse patronale.

Tous ceux qui n'ont pas d'argent devant eux, doivent y prendre leur nourriture. Et qu'elle nourriture ! Tenez, ce grand cueilleur maigre n'a plus le sou. Il ne peut manger de viande car le boucher ne fait pas crédit et il est obligé d'aller s'attabler dans l'épicerie poussiéreuse de l'Économat. Toutes les conserves avariées que le tenancier n'a pu écouler, c'est lui qui les solde. L'autre jour, le malheureux qui fournit un travail de forçat n'avait mangé dans sa journée qu'un peu de charcuterie et une boîte de filets de harengs. Et quand il aura fini sa quinzaine, l'Économat lui rafflera sa paie.

(Conversation avec L. Castillon, décembre 1906.)

Surmenage des Enfants

Non seulement, on les fait travailler à un âge où on devrait ménager leurs forces et respecter leur croissance, mais on ne se gêne pas pour leur faire doubler la



JUS
-TI-
CE